

Raymond Aron et les rapports entre théorie et histoire des relations internationales

Autor(en): **Busino, Giovanni**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Schweizerische Zeitschrift für Geschichte = Revue suisse d'histoire = Rivista storica svizzera**

Band (Jahr): **37 (1987)**

Heft 1

PDF erstellt am: **21.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-80976>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

MISZELLEN - MÉLANGES

RAYMOND ARON ET LES RAPPORTS ENTRE THÉORIE ET HISTOIRE DES RELATIONS INTERNATIONALES*

Par GIOVANNI BUSINO

André Malraux avait coutume de dire que la vie est un marché sur lequel les engagements décisifs se contractent principalement à vingt ans.

Ce n'est évidemment pas toujours le cas. C'est vrai pourtant en ce qui concerne Raymond Aron. Et lorsqu'on relit ses tout premiers écrits, parus entre 1923 et 1933, et en premier lieu les pages publiées dans le journal d'Alain «Libres propos»¹, on est frappé par sa résolution têtue à vouloir établir un ordre dans les événements historiques et les événements de la vie courante, pour pouvoir leur attribuer un sens et une raison, et pour pouvoir ensuite en prévoir les développements. A vingt ans, Aron fait sienne la tocquevillienne «crainte salutaire de l'avenir» et restera fidèle à ce choix de vie jusqu'à son dernier souffle. C'est précisément ce choix qui va l'obliger à s'intéresser à la brutale réalité des religions séculières, des rapports de force, à l'indétermination relative des relations humaines, aux débordements d'un siècle sans dieux, sans espoirs plausibles, sans buts communs. Aron veut comprendre ce monde éclaté, incohérent; il veut en rendre compte sur un mode raisonnable, en discourir afin de ne pas le subir passivement. Comment faire l'histoire de l'immédiat, de ce qui va arriver mais qui n'est pas encore advenu? Comment choisir l'essentiel et le significatif, alors qu'on ignore la nature ultime des caractéristiques fondamentales des choses et leur importance intrinsèque? Voilà les questions que le jeune Aron se posait déjà à vingt ans et auxquelles il tentera de répondre d'innombrables manières et selon des approches disciplinaires très différentes.

De cette diversité qui s'est manifestée dans son œuvre provient l'habitude de distinguer le Aron philosophe du Aron expert en stratégie, le journaliste du sociologue, l'historien du commentateur politique. Aron lui-même, lorsqu'il parlait de son activité intellectuelle débordante, diversifiée, dispersée à l'excès, cautionnait ce jugement avec une coquetterie à la fois malicieuse et ingénue. Il allait même jusqu'à s'excuser – comme dans cette autobiographie intellectuelle que sont les *Mémoires* – d'avoir effleuré autant de sujets, d'avoir pratiqué de nombreuses disciplines sans jamais en approfondir une en particulier, et surtout de n'avoir pas réussi à construire une œuvre systématique, ni un édifice théorique solide, une des ces cathédrales académiques où des disciples fidèles et présomptueux ont coutume de pratiquer les rites de l'Ecole.

* Leçon inaugurale donnée le 25 mars 1986 au Centre d'études de politique extérieure et d'opinion publique de l'Université de Milan, lors de l'ouverture d'un cycle de leçons consacrées à «Raymond Aron: théoricien et historien des relations internationales». Traduit de l'italien par Geneviève Hofer.

1 Cf. J.-F. SIRINELLI, «Raymond Aron avant Raymond Aron (1923-1933)», dans *Vingtième siècle. Revue d'histoire*, n° 2, avril 1984, pp. 15-30, ainsi que *Raymond Aron. Bibliographie*. Tome I. *Livres et articles de revue*, établie par P. SIMON. Paris, Julliard, 1986.

Même ses amis les plus fidèles reconnaissent que, d'un point de vue universitaire, Aron n'a pas élaboré de paradigmes intellectuels ni de systèmes théoriques. Mais pourquoi ce penseur de très grand talent, certainement l'universitaire le plus intelligent que la France ait connu en cette deuxième moitié du siècle, pourquoi Aron n'a-t-il pas fait ce que d'autres, moins talentueux et moins érudits, sont parvenus à faire? Parce qu'à vingt ans, bouleversé par la folie nazie, Aron décida de comprendre et de rendre compte de la fureur et des craintes du siècle où il vivait, de faire l'histoire immédiate de son époque. Si nous acceptons ce point de vue, l'unité de l'oeuvre d'Aron paraît alors évidente, et nous comprenons pourquoi cet auteur n'est ni un philosophe, ni un sociologue, ni un journaliste, au sens habituel que nous donnons à ces qualifications professionnelles. Les écrits théoriques sont des prolégomènes, ils fournissent des instruments pour coordonner, pour pondérer, pour attribuer des significations à des événements qui sans cela seraient désordonnés, désagregés. Ils contribuent ainsi à composer un cadre, à en souligner les contours, à en faire jaillir le sens et à permettre d'en entrevoir les tendances évolutives probables. C'est pourquoi sa manière de faire de l'histoire n'a jamais plu à la corporation des historiens², de même que son utilisation de la philosophie et de l'histoire a toujours irrité les cerbères de ces deux disciplines.

J'ai évoqué la toquevillienne «crainte salutaire de l'avenir» pour expliquer ce choix de vie. Mais pouvait-il en être autrement? Rappelons-nous un instant la situation de la France des années 1926-1931. L'optimisme le plus béat règne dans tous les secteurs de la société. La prospérité économique et financière, la stabilité politique intérieure et les succès diplomatiques d'Aristide Briand dissimulent le krach de Wall Street et les tempêtes qui s'amoncellent sur l'Europe. Les grands intellectuels – Bergson, Léon Brunschvicg, Alain, André Siegfried – admirent la Troisième République et l'homme de la rue est convaincu que l'avenir du pays sera prospère et sans histoires. L'écroulement de l'économie allemande, au cours de l'été 1931, les succès des nationaux-socialistes, les atrocités du «front de Harzburg», l'avènement de la crise qui ruine la livre sterling et l'Angleterre vont persuader Aron que la France est au cœur du cyclone, et surtout que le pays est dans une phase de profonde décadence. En quelques mois, conformément aux prévisions d'Aron, la «prospérité Poincaré» se volatilise: les exportations baissent, la production industrielle décline, les prix agricoles s'écroulent, la bourse s'effondre alors que le chômage croît à vue d'œil.

Les conséquences sur le plan international sont immédiates. Les Français, persuadés jusqu'alors que le Pacte Briand-Kellogg, ratifié en août 1928 par une cinquantaine d'Etats, avait écarté tout danger de guerre, commencent dès lors à prendre conscience de s'être bercés d'illusions. Aron, qui depuis des mois avait conscience des changements de fond dans l'équilibre diplomatique international, s'aperçoit que la France a perdu l'initiative politique dans une Europe bouleversée par les affrontements des nationalismes politiques et des autarcies économiques. A peine quatre ans après l'appel de Briand pour l'union des nations européennes, la menace de guerre ressurgit en Europe. Bien qu'il eût beaucoup d'admiration pour Paul Reynaud, et beaucoup d'estime pour André Tardieu, Aron, contrairement aux anticonformistes des années 30, pensait que la décadence du pays ne dérivait pas tant de l'inaptitude

2 Une incompréhension totale de cette problématique est affichée par A. GUERREAU, «Raymond Aron et l'horreur des chiffres», in *Histoire et mesure*, 1986, vol. 1, n° 1, pp. 51-73. Plus équilibré et nuancé, par contre, est l'article de M.-P. PAOLI, «Raymond Aron e le «Annales». Relazioni internazionali e «politologie scientifica»», in *Passato e Presente*, vol. 10, gennaio-aprile 1986, pp. 155-171.

du régime démocratique à résoudre les problèmes nouveaux, que de l'incapacité de la classe politique à agir dans un contexte socio-historique en perpétuelle mutation, contexte par rapport auquel son impréparation était totale.

Après les émeutes de février 1934, Aron acquiert la conviction que le destin de la civilisation occidentale est en péril. Pour réagir, il est nécessaire de comprendre pourquoi les espoirs suscités par la victoire ont été suivis de nombreux désastres, de courtes reprises économiques, de périodes de fausse prospérité et de tant de misères. Aron veut découvrir pourquoi la pensée antidémocratique et les tendances antioccidentales triomphent dans le monde et pourquoi, ici et là, les révolutions antiprolétariennes sont victorieuses. Pourquoi la science, dont le rôle est si essentiel dans l'histoire de l'humanité, est-elle impuissante à unir les hommes et à les guérir de leur folie? Les forces destructrices sont partout à l'œuvre et les hommes de science sont indifférents ou impuissants. La Raison, la Logique, l'Intelligence ne nous sauvent pas de la «mort des civilisations», pas plus qu'elles ne nous aident à comprendre ce «monde à la complexité inextricable». Contrairement à Paul Valéry, qui vers la fin de 1932 écrivait: «Nous ne savons que penser des changements prodigieux qui se déclarent autour de nous et même en nous... Le monde n'a jamais moins su où il allait...»; le jeune Aron veut savoir où nous allons, pourquoi nous y allons, comment nous y allons. Est-ce bien vrai que le progrès s'est arrêté, que la raison est morte, que l'état de nature cher à Hobbes est intrinsèque à notre existence même? Le réel, le concret, l'individuel, le social, bref tout ce dont s'occupent les historiens et les sociologues, éveille son intérêt et sa curiosité. Ces matériaux sont toutefois fragmentaires, non signifiants, désordonnés, incohérents. Comment peut-on les coordonner, les décrire, les fixer en des séquences? Comment concilier la relation, l'exposition, la description événementielle avec l'analyse des structures? Et après avoir établi les faits singuliers, reconstruit les événements, comment peut-on passer à l'étude des systèmes?

Nous retrouvons toutes ces questions en filigrane dans les écrits d'Aron, en particulier dans ceux qui sont parus après la fin de son séjour en Allemagne, mais les réponses ne seront véritablement ébauchées que dans l'*Introduction à la philosophie de l'histoire. Essai sur les limites de l'objectivité historique*, la célèbre thèse de doctorat soutenue en 1938.

Les problématiques soulevées dans ce livre, qui poursuit une heureuse carrière dans nos universités et qui suscite aujourd'hui encore des débats enflammés, particulièrement dans les sciences sociales de langue française (je pense aux discussions sur la sociologie historique, à Paul Veyne et au mouvement antiutilitariste dans les sciences humaines), les problématiques de ce livre, donc, sont fort connues. Aron va les compléter avec une série d'essais réunis en 1961 dans le volume *Dimensions de la conscience historique* et en appendice à la toute dernière édition de l'*Introduction ...*, mais tout en leur restant constamment fidèle.

Le point de départ de ces problématiques se trouve dans les thèses de Heinrich Rickert et dans la distinction qu'il fait entre deux types de science: l'une qui se réaliserait dans un système de lois, et l'autre qui s'accomplirait dans l'histoire. La nature de ces deux connaissances est profondément différente: les élaborations de la science persistent dans le temps, se détachent de la conscience de celui qui les a produites et prennent une valeur universelle. Au contraire, les reconstitutions historiques expriment à travers les visions du passé la conscience historique de l'époque. Elles restent solidaires du présent et changent en fonction de celui-ci. C'est la raison pour laquelle nous récrivons continuellement notre histoire, nous recréons régulièrement le passé et qu'il y a entre le présent et le passé une relation d'appui réciproque.

Dans ces conditions, qui est le sujet de la conscience historique? L'homme d'une époque donnée ou bien un moi transcendantal? Quelle est la nature réelle de la connaissance historique? Comment peut-on faire de l'histoire s'il existe divers niveaux de présence, d'expérience et de connaissance; si les perspectives sont différentes selon que l'homme est spectateur, acteur ou historien; s'il n'y a pas de relations intelligibles immanentes et que les explications ne sont possibles que médiatisées par des lois et des uniformités?

Aron se préoccupe avant tout d'élucider le caractère spécifique de la connaissance historique que l'homme acquiert par lui-même; de rendre compte de ce mode de connaissance qui tente de saisir dans l'événement singulier ce qui le différencie de tous les autres et ce qu'il a en commun avec ceux de la même catégorie, un mode de connaissance qui, cependant, ne parvient pas vraiment à séparer l'identique du différent, les traits de la singularité de ceux de la généralité. Explication et compréhension procèdent autrement et produisent des résultats différents. Il n'est pas facile de jeter des ponts entre le déterminisme historique et la pensée causale³. La causalité historique et la causalité sociologique ne prouvent pas l'existence de déterminismes ni la force des probabilités. Selon Aron, ce mode de connaissance présente une affinité particulière avec la manière dont les humains se constituent en êtres historiques. Elle est en effet consubstantielle à notre socialité – chaque être a sa manière propre d'être homme car il appartient et il obéit à une culture –, à notre historicité qui nous situe dans une tradition, qui nous définit et nous aide à nous donner des buts raisonnables et à agir conformément à ceux-ci. Les niveaux de compréhension sont divers: la connaissance de soi, la connaissance de l'autre, la connaissance des réalités collectives. Chaque niveau participe d'un univers auquel on accède à travers un système d'interprétation des idées, des hommes, des circonstances. Les formes de compréhension restent profondément hétérogènes. Par conséquent, la succession des perspectives n'est pas pensable en termes de pure évolution. Aron, comme on le sait, en réduisant la connaissance historique à un dialogue entre le présent et le passé, entre moi et les autres, entre le savoir et le vouloir, radicalise les positions de Max Weber, et va jusqu'à les priver de cette valeur ultime qui constitue, pour le grand penseur allemand, l'authenticité, ou mieux, l'affirmation de soi⁴. Pour Aron l'opposition entre histoire naturelle et histoire humaine est absolue. La première se définit par la succession, la dispersion, alors que la seconde est marquée par une reprise du passé à travers le présent, par une subordination de la réintérieurisation, à la recherche d'une vocation. L'homme n'est ni un pantin ni un manipulateur, il est projet, liberté. Il transcende l'ordre naturel et n'est pas soumis à la fatalité; il est inséré dans le réseau de ses représentations, de ses choix axiologiques, de ses stratégies. Nous sommes libres, nous recherchons une vocation, nous sommes en quête de l'Universel, mais tout en vivant et en agissant dans le temps, dans un enchevêtrement d'interrelations sociales, amies ou ennemies, identiques ou différentes, et donc nous sommes aussi prisonniers du particulier.

Un tel dualisme ne risque-t-il pas de supprimer les notions de vérité, d'objectivité, d'honnêteté lorsque nous passons de l'évidence aux faits, ou lorsque nous établissons des relations causales? Autant d'hommes, autant de vérités? «Vérité en deçà des Pyrénées, erreur au-delà?»

3 PH. RAYNAUD, «La causalité historique selon Max Weber: remarques sur les «Etudes critiques pour servir à la logique des sciences de la culture»», in *Information sur les sciences sociales*, 25, 1 (1986), pp. 3-28.

4 T. TODOROV, «Le débat des valeurs: Weber – Strauss – Aron», in *Information sur les sciences sociales*, 25, 1 (1986), pp. 53-65.

L'historien fait son choix parmi des ensembles, et ceux-ci constituent des incompatibilités entre des biens également précieux. Mais – dit Aron – si les découpages sont tous arbitraires et donc que de multiples découpages sont possibles, tous ne sont pas également instructifs et féconds, et la pluralité des découpages n'exclut pas la notion de vérité. En dernière analyse, comment séparer la signification d'un fait ou d'un événement de l'historicité de son interprète?

Aron n'est pas très clair à ce propos. Il hésite entre une théorie de la signification en tant que pluralité des sens en l'absence d'un référentiel ultime, et une herméneutique des interprétations contrastantes. Si le sens des actions ou des œuvres d'un homme ou d'une société n'est ni fixé ni univoque et que tout historien garde la liberté, dans certaines limites, de renouveler le sens du passé, il est évident que la compréhension des acteurs et de leurs institutions ne nous fournit pas l'explication des événements et de la réalité historique subie. En d'autres termes, les univers socio-historiques comportent un principe d'incohérence. Le risque de les clôturer reste donc élevé.

Bien qu'il proclame la non-exclusivité de toute explication, la contingence de tous les facteurs, la reconnaissance des limites de la raison et de l'objectivité historique, Aron a une sainte horreur du scepticisme et des doctrines qui tentent de diminuer l'impact de la logique. Il est convaincu que le relativisme ne se soustrait pas à l'aporie dont cette philosophie charge les autres doctrines. Pour lui le scepticisme néglige le fait que l'homme cherche le vrai, qu'il a une vocation rationnelle, qu'il est à la fois nature et esprit, animal et raison. C'est justement cette contradiction qui fait l'histoire. Avec une de ces formules dont il avait le secret, Aron affirme: «L'homme, l'homme occidental en particulier, est par essence l'être qui crée des dieux, l'être fini, insatisfait de sa finitude, incapable de vivre sans une foi ou un espoir absolu.» Donc, l'histoire restera toujours «l'expression de la nature humaine dont la finitude implique le cheminement indéfini». Finitude, insatisfaction, tension vers un absolu inaccessible, principe indéfini qui a une fonction régulatrice.

La vie est un drame insoluble parce qu'il n'y a pas de vérités totales et définitives. L'histoire est faite de violences, de passions et de haines. Dans la dernière page de *l'Introduction...* on peut lire: «L'existence humaine agit d'une manière incohérente, elle s'engage malgré la durée, elle recherche une vérité qui lui échappe, sans autre garantie qu'une science fragmentaire et une réflexion formelle.» Et Aron ajoute dans une note: «Nous ne pouvions pas aller au-delà de cette interrogation sans interpréter concrètement la situation présente de l'homme et de la philosophie.»

Tout comprendre, avoir la certitude que tout est incertain, être objectif, ce n'est pas de l'impartialité mais cela signifie tendre vers l'universalité. S'il n'y a rien à espérer, il n'y a pas davantage à craindre. Le monde va de l'avant grâce au bon sens, à la modération, à la prudence, à la sagesse et à la responsabilité. Ni Marx ni Weber ne pourront le sauver ou le détruire: «pas d'humanité possible sans tolérance», aucune coexistence pacifique n'est possible tant que les hommes ne feront pas la «différence entre le bien qu'ils se donnent et celui qui serait». L'idolâtrie du savoir absolu produit le fanatisme, le totalitarisme, la violence.

Ce livre montre clairement que les tendances spéculatives d'Aron sont subordonnées à son projet de comprendre les événements, les institutions, les sociétés telles qu'elles sont réellement, à travers les intentions et les actions des acteurs historiques. Ces derniers ne peuvent pas être compris si leur interprète ne commence pas par comprendre comment ils se sont compris eux-mêmes. Le récit historique est donc indispensable. Dans son étude consacrée à Thucydide, Aron a écrit: «Le passage de l'acte individuel à l'événement supra-individuel se fait à travers le récit, sans solu-

tions de continuité, sans substitution des propositions générales à la reconstitution de ce que les acteurs ont voulu et de ce qui est advenu.»

L'histoire est-elle intelligibilité des actions des acteurs, compréhension de l'existence historique, recherche du bon sens? Dès 1940, Aron écrit infatigablement sur les hommes et les idées de l'Europe en guerre, sur les tyrannies du siècle, sur les nouvelles religions séculières, sur la propagande, sur l'opinion publique, sur l'exploitation de l'homme, sur le fanatisme, sur les partis politiques, sur les démocraties et sur les dictatures. Il essaie de comprendre pourquoi les sociétés du XX^e siècle produisent des formes d'organisation qui débouchent sur la massification, sur la fragmentation sociale, sur le bonapartisme. Les écrits des années de guerre, qui représentent plusieurs volumes, ne cachent pas leur ambition: celle de composer un tableau du monde contemporain, des sociétés du XX^e siècle, de faire une histoire raisonnée du présent, bien que fasse défaut non pas tant la distance et l'impartialité que la connaissance de ce qui donne aux événements leur signification: «les suites», ainsi que l'a écrit Aron dans un recueil de 1945 intitulé *De l'armistice à l'insurrection nationale*. Et dans un autre recueil, également de 1945, *L'âge des Empires et l'avenir de la France*, il pose la question cruciale: les sociétés du XX^e siècle menacent-elles la diversité des convictions, l'autonomie de la pensée, la richesse des formes de culture, les particularités nationales? Les tendances générales qu'il observe lui paraissent préoccupantes. Dans *L'homme contre les tyrans*, ainsi que dans *Polémiques*, il décrit les sources du césarisme démagogique, la vie précaire et impuissante des nations européennes, l'exubérance des religions séculières, les proliférations bureaucratiques, les dérèglements éthico-politiques. La division du monde entre deux grands Empires lui paraît comporter de très graves dangers de guerre et il est convaincu que la destruction de l'hitlérisme ne conjurera pas les conflits. Les démocraties pluralistes sont en crise; elles sont incapables d'affronter les totalitarismes et de contenir ce mélange de despotisme bureaucratique, de technocratie et de ferveur révolutionnaire qui caractérisait le stalinisme de l'époque. *Le grand schisme* se veut, de ce point de vue, une sociologie politique de l'actualité insérée dans une interprétation globale de la conjoncture historique. C'est dans ce livre qu'Aron prédit la réponse américaine au stalinisme, la stratégie du «containment», l'inévitable course au réarmement. L'Amérique, soutient Aron, doit agir de la sorte pour convaincre Staline que la période de l'expansion est terminée et surtout pour assurer les Européens du soutien des Etats-Unis. Des interventions militaires limitées ne sont pas à exclure. La guerre froide durera longtemps. La bombe atomique n'aura pas d'effets diplomatiques. Il n'y aura ni trêve ni paix, parce que les Grands ne renonceront pas à se battre, par petits Etats et guérilla interposés. De quelle façon peut-on conjurer la guerre sans vendre son âme ou abdiquer ses responsabilités?

Le livre de 1951, *Les guerres en chaîne*, est très important pour comprendre l'attitude d'Aron, qui en ces années fut critiqué avec une virulence vraiment excessive. Que lit-on dans ce livre? L'histoire du monde au lendemain de la guerre contre le III^e Reich et le fascisme, et qui continue de se débattre entre les craintes et les espoirs. De l'époque de Sarajevo à celle d'Hiroshima, Aron décrit et analyse les bouleversements produits par la technologie, la dynamique que celle-ci a imprimée aux guerres, les incertitudes qui en dérivent pour les stratégies offensive et défensive. Il analyse la décadence de l'Europe, la force expansive du totalitarisme, les responsabilités mondiales des deux Grands, et il conclut que la conjoncture internationale rend impossible l'établissement de la paix, mais aussi hautement improbable, du moins provisoirement, la guerre nucléaire totale. Bien sûr, l'avenir est imprévisible, mais l'étude du passé contribue à éclairer le présent, à nous faire comprendre

de quelle manière nous pouvons échapper à la destruction totale. Mieux vaut une guerre limitée qu'une guerre totale. Dans la mesure où les sociétés libérales et démocratiques seront animées par une foi inébranlable, qu'elles auront confiance en elles-mêmes et en leur vocation de nations libres et indépendantes, dans la mesure où elles seront capables de fournir à l'existence des justifications idéales plausibles, la paix sera préservée. Mais Aron sait que la foi ne se conçoit pas sans les illusions, et que celles-ci se nourrissent d'idéologie.

Or, quel est le discours que les sociétés occidentales tiennent sur elles-mêmes, de quels idéaux se réclament-elles, pourquoi sont-elles inaptes à susciter des espoirs chez les hommes? *L'opium des intellectuels* analyse les idéologies progressistes, alors que *Espoir et peur du siècle* examine celles des conservateurs dans les sociétés industrielles. La toile de fond des deux livres, quoi qu'on en ait dit ces trente dernières années, est constituée par la menace nucléaire qui plane sur l'humanité. La bombe atomique rend les conflits mortels et creuse de manière plus tragique encore l'écart entre ce que nous sommes et ce que nous prétendons être, entre l'unité de l'espèce humaine et les intérêts particuliers des Etats, entre la conscience historique de la diversité et l'expansion de formes d'organisations industrielles et bureaucratiques semblables⁵.

Le problème majeur du XX^e siècle reste donc celui de la paix et de la guerre entre les nations. Aron lui consacre son livre le plus célèbre et le plus important, paru en 1961, puis d'innombrables essais, parmi lesquels les deux volumes de *Penser la guerre*, Clausewitz, parus en 1976.

Ici aussi Aron reste fidèle au paradigme hobbesien de l'état de nature. Dans la communauté internationale dominant les plus forts, bien qu'ils prônent, eux aussi, les valeurs à prétention universaliste. Dans cette communauté existent des règles, mais le droit de les faire respecter est pratiquement inexistant. Les grandes puissances ne reconnaissent à personne la capacité de juger au nom de valeurs universelles des situations et des intérêts réputés essentiels pour leur existence. L'anarchie hobbesienne caractérise donc les relations internationales. Chaque Etat vise à réaliser, en dernière instance, ses propres objectifs avec des moyens qui ne sont, de toute évidence, ni illimités ni indépendants du contexte des relations économiques générales.

Pour comprendre la particularité des sociétés du XX^e siècle, il faut – selon Aron – être bien conscient de la nature des relations qui s'établissent entre des collectivités, des intérêts et des finalités contradictoires, et qui toutes font profession d'universalisme. Les actions des Etats en compétition dans la communauté internationale sont presque toujours pensées et exécutées en termes d'activités rationnelles, rigoureusement construites, mais leurs résultats sont presque toujours pervers, car non attendus et non voulus. L'histoire des deux grandes guerres de ce siècle confirmerait, selon Aron, ce point de vue. Ceci ne le décourage pas. Un discours raisonné sur les relations internationales doit être tenu, car il en va de la survie de l'humanité, un discours qui pour Aron devrait concilier la critique kantienne de la raison et les exigences de l'exposition thucydidiennne. Mais de quelle manière une telle théorie des relations internationales peut-elle être construite?

Aron ne se laisse pas influencer par les deux tendances majeures alors en vogue dans l'étude des relations internationales: l'école réaliste de Hans Morgenthau et d'Arnold Wolfers, et l'école fonctionnaliste de David Mitrany et d'Ernest B. Has. Aron est convaincu que la spécificité des relations internationales peut être mieux

⁵ Voir aussi: R. ARON, «Réflexions sur l'évolution du système interétatique», *Politique internationale*, 17, 1982, pp. 29-41; Id., «Clausewitz Stratege und Patriot», in *Historische Zeitschrift*, 1982, pp. 295-316.

élucidée par une approche historico-réflexive, que son élève et continuateur, Stanley Hoffmann, va définir par le terme de «sociologie historique»⁶.

Paix et guerre entre les nations a suscité des polémiques orageuses. Les spécialistes de sciences sociales ont démontré qu'il n'y a dans ce livre aucune véritable théorie, mais uniquement de rudimentaires constructions non théoriques. De leur côté, les historiens ont protesté contre la prétention d'Aron de distinguer de manière nette la politique intérieure de la politique extérieure, de considérer comme un trait spécifique des relations internationales «la légitimité et la légalité du recours à la force de la part des acteurs» et surtout de ce que ces relations se cristallisent en un type d'action, la conduite diplomatico-stratégique, qui ne prend que deux formes, une en temps de paix et une en temps de guerre. Aron se propose d'élucider dans tous ses aspects la logique d'une conduite spécifique, irréductible à l'économie, à la géopolitique ou aux normes universelles. Les professeurs de relations internationales ont soutenu qu'une telle approche n'est pas scientifique; les professeurs d'histoire des relations internationales qu'il n'est pas possible d'accepter la réduction du rapport de la communauté mondiale à la seule conduite diplomatico-stratégique, que la politique intérieure influe fortement sur la politique extérieure, que cette dernière est la résultante de relations interculturelles et de décisions prises par de nombreux acteurs, souvent animés par des finalités divergentes. De leur côté, les professeurs de droit international ont observé que la vision d'Aron est schématique. Sur la scène mondiale, à côté des Etats, on trouve des organisations non gouvernementales qui agissent: les Eglises, les multinationales, les fédérations syndicales, le terrorisme, etc., etc. Le système Etats-nations d'Aron devrait tenir compte du transnationalisme et de l'existence d'un système normatif supranational, de plus en plus structuré.

Aron a discuté sereinement et avec une finesse inimitable dans les *Mémoires*, dans la présentation de la huitième édition de *Paix et guerre entre les nations*, et enfin dans son petit ouvrage posthume *Les dernières années du siècle*, les critiques qui lui ont été adressées depuis trente-cinq ans. Il est inutile d'épiloguer ici. J'aimerais seulement ajouter que lorsque Aron, dès l'époque de l'*Introduction...*, parle de théorie, il ne se réfère jamais à une construction hypothétique à travers laquelle un ensemble de faits ou de lois est méthodiquement relié à un principe dont ils peuvent rigoureusement être déduits. Pour Aron une théorie est une constellation de concepts susceptibles de coordonner et de rendre ainsi intelligible une action, une conjoncture, une réalité. On sait qu'Aron fait de la conduite stratégique et diplomatique une quadruple analyse – théorique, sociologique, historique, praxéologique – et on se souvient des conclusions auxquelles il parvient: les relations internationales ne sont pas déterminées par un système de lois, d'où l'incertitude et l'indétermination de leur déroulement. C'est ici qu'intervient la «théorie» telle que la conçoit Aron: l'étude de tous les aspects de la situation permet de suggérer entre quelles limites pourrait se situer la conduite diplomatique et stratégique. L'analyse des événements, des régularités, des déterminismes, des probabilités, des causes naturelles, sociales et historiques nous fait comprendre, en d'autres termes, que l'action n'est pas déterminée, qu'elle se déroule dans un certain contexte. En définitive, la théorie vise la compréhension d'un univers spécifique; elle doit, comme l'écrit Aron en 1962, «aiguiser la conscience de la pluralité (des objectifs et des motivations) et non favoriser le penchant à l'interprétation monoconceptuelle, toujours partielle et arbi-

6 T. HENTSCH, *Théorie et pratique dans la théorie des relations internationales: essai sur Morgenthau et Aron*, Montréal, Bibliothèque nationale du Québec, 1978.

traire». Passant de la théorie formelle à la détermination des causes, puis à l'analyse d'une conjoncture singulière, Aron est persuadé de pouvoir «montrer à la fois les limites de notre savoir et les conditions des choix historiques».

Au carrefour de différentes disciplines, avec un œil rivé sur l'histoire et l'autre sur la sociologie, naviguant entre analyses synchroniques et diachroniques, la méthode d'Aron n'a suscité ni une philosophie de l'histoire, ni à proprement parler une vraie sociologie. Aron ne dit rien des destins de l'humanité, il ne se prononce pas sur la nature humaine et sur l'ordre social. Les milliers de pages qu'il a écrites composent une doctrine historico-sociologique, dont l'auteur même tire une éthique de la responsabilité de l'action. Aron refuse aussi bien le cynisme que l'idéalisme moral, il opte pour une attitude qui considère chaque chose dans ses particularités concrètes, même les passions, les folies et les violences du siècle, et souhaite que les hommes d'Etat fassent preuve de sagesse même dans leur égoïsme; que la prudence, la sagesse et la responsabilité les aident à mener une diplomatie-stratégie raisonnable, sinon rationnelle⁷.

A l'ère des armes thermonucléaires, il faut être conscient des destructions qu'une décision irresponsable provoquerait inévitablement, mais il faut garder la tête froide envers celui qui confond le risque de la guerre nucléaire avec la certitude de son déclenchement et qui prône un désarmement unilatéral et la non-résistance en cas d'attaque. «La morale du citoyen ou du meneur d'hommes ne peut jamais être qu'une morale de la responsabilité, même si des convictions, transcendantes à l'ordre de l'utile, animent cette recherche du meilleur et en fixent les buts.»

Eloge de l'être raisonnable, guide de la prudence et de la responsabilité attestée par l'antinomie insurmontable entre morale et politique, entre particularisme et universalisme, la théorie d'Aron est une doctrine des limites possibles de l'action (et en tant que telle elle est apparentée à celle d'un grand libéral italien, Guglielmo Ferrero), une invitation à «ne pas s'évader d'une histoire belliqueuse, ne pas trahir l'idéal; penser et agir avec le ferme propos que l'absence de guerre se prolonge jusqu'au jour où la paix deviendra possible – à supposer qu'elle le devienne jamais».

Jugement de sagesse? Bien sûr, et en tant que tel contestable, contesté par des moralistes et des réalistes intransigeants. Mais lorsque prédominent l'incertitude et l'indétermination, faut-il renoncer à être «Aufklärer» et à pratiquer l'«Aufklärung»? Dans les ténèbres provoquées par l'absence de théorie, personne ne peut renoncer au «memento», à un guide, à l'utile «check-list». Considérant l'historicité des actions humaines, Aron écrit que les sciences sociales empiriques ne peuvent résoudre les problèmes de la vie et de l'homme et donner une vision complète de la réalité historique. Seuls la réflexion et le dialogue ouvrent la voie vers la sagesse historique.

Aron ne nous dit pas pourquoi la sagesse est historique, pourquoi la réflexion a des droits en l'absence même d'un tribunal de la raison. «La condition historique» d'Aron présente d'autres paradoxes. L'histoire n'a pas un sens, n'a pas un devenir, n'a pas un but défini. Et néanmoins le sujet historique recherche la vérité tout en sachant qu'elle est partielle et inaccessible. Il revendique le droit à la réflexion autonome et libre, mais ne peut la relier à quelque principe stable, à un absolu. Il agit dans le temps, il peut connaître les limites de son action, mais sa vocation est universaliste.

Aron ne croyait pas que sa sociologie historique fut une science, même au sens de

7 F. DRAUS, «Raymond Aron et la politique», in *Revue française de science politique*, décembre 1984, pp. 1198-1210.

Karl Popper (dont le décisionnisme éthique lui paraissait inacceptable), mais il refusait d'être qualifié de relativiste. Les actions humaines ne sont jamais équivalentes et le choix entre des points de vue opposés est possible. Lui-même, en effet, rejetait toutes les philosophies qui prétendent déterminer le sens de l'histoire et ses écrits sur Marx et le marxisme, sur Spengler et Toynbee, ses réserves quant à la religion de la liberté de Croce, en témoignent. J'ajouterais, en ce qui me concerne, que la théorie d'Aron comporte des implications normatives plus ou moins définissables. Je pense au refus du principe même de fanatisme, ou à cette forme d'apodictique qui lui fait soutenir que le dialogue et la confrontation loyale permettent de saisir la différence entre les divers sens produits par des interprétations antagonistes.

A Marcuse qui, en 1969, l'accusait d'aider les forces de la répression à consolider la tolérance répressive, à saper avec son scepticisme les projets de libération, à détruire les idéologies comme visions d'un ordre social meilleur, Aron répondait par une phrase que l'on retrouve dans divers écrits: «C'est notre savoir qui nous révèle les limites de notre pouvoir et nous recommande d'améliorer ce qui est, au lieu de repartir à zéro, après avoir abattu l'œuvre des siècles.»

Après les expériences de ces années sanglantes, marquées d'horribles événements, nous pouvons dire que Marcuse a été injuste à l'égard d'Aron. Depuis quelques années, je sais qu'Aron n'était ni pessimiste, ni sceptique, ni indifférent, car il n'a jamais donné de règles d'action ni créé d'espoirs moralistes.

Sa dialectique des distinctions, toute de finesse aiguë et cruelle, voulait seulement nous rappeler qu'il n'existe pas de jugement dernier en dehors de l'histoire, au-dessus de l'histoire. Il existe dans la conscience morale de l'individu qui, dans une situation donnée, peut et parfois doit préférer ce qui peut être à ce qui est. Je l'ai souvent entendu dire: «Hier stehe ich, ich kann nicht anders», et ajouter sitôt: «mais je ne peux pas formaliser ni généraliser ce choix qui est le mien en une doctrine du bien et du vrai. Je porte dans mon cœur la loi morale, mais je ne peux la fonder en droit avec la critique de la raison pratique». Je pourrais trouver une confirmation de ce que j'ai dit jusque dans le livre qui traite de l'histoire de la politique étrangère des Etats-Unis, de 1945 à 1972, intitulé *La République impériale*, publié en 1973, où le rôle impérial américain dans le système international est décrit en termes d'incertitudes et de contraintes et où Aron analyse les contradictions qui agitent la politique extérieure de la plus grande puissance du monde. Et je pourrais en dire autant du livre consacré à Clausewitz et à ses interprètes, que terminent de superbes pages sur le caractère dramatique de notre condition qui nous interdit de nourrir des espoirs démesurés mais qui ne justifie pas pour autant notre résignation. Le bien s'entremêle toujours avec le mal mais l'humanité ne court pas fatalement et inéluctablement à la catastrophe ou à la paix perpétuelle.

Ces thèmes se retrouvent de plus en plus souvent dans le tout dernier Aron. Dans son dernier livre posthume, *Les dernières années du siècle*, il regarde le présent avec les lunettes du passé et constate que le diagnostic de 1947: «Paix impossible, guerre improbable» est toujours valable. Les phénomènes transnationaux ne modifient pas son point de vue selon lequel le système inter-étatique est composé d'acteurs dont les comportements ne peuvent être expliqués que par l'histoire «sociologisée». Il se montre sceptique quant au bien-fondé d'une théorie des relations internationales, alors que le paradigme de l'histoire des relations internationales lui paraît plus probant. M. Merle et S. Friedländer ont repris ces thèmes⁸, le premier pour revendiquer

8 M. MERLE, «Le dernier message de Raymond Aron: système interétatique ou société internationale?», in *Revue française de science politique*, décembre 1984, pp. 1181-1197; S. FRIEDLÄNDER, «Paradigme perdu et retour à l'histoire. Esquisse de quelques développe-

une collaboration plus fructueuse avec l'histoire, le second pour l'abandon pur et simple de la théorie. Prendre position en la matière ne serait ici d'aucun profit. La discussion nous renverrait au débat en cours sur la misère épistémologique des sciences sociales, à l'historicité de notre existence, à la condition historique du sociologue. Elle nous renverrait également à la thématique aronienne de 1938 et à son refus, réitéré dans l'article «Pour le progrès»⁹ contre les nouveaux philosophes, des doctrines qui dévaluent le savoir rationnel et l'«Aufklärung». Elle nous rappellerait le cercle qu'il dessina jadis au tableau noir, un vendredi après-midi au cours de l'un de ses inoubliables séminaires: «De la théorie à l'histoire, de l'histoire à la philosophie, de la philosophie à la sociologie, de la sociologie à l'histoire».

Je ne sais si tous les conseils de ce professeur de lucidité et de sagesse seront suivis dans les sciences humaines de demain. Mais j'ai la certitude que son goût des problèmes fondamentaux, sa conception du savoir, son éthique de l'argumentation, sa morale du raisonnement, sa vocation de la liberté, nous aideront à accomplir notre métier d'hommes et d'enseignants sans illusions et sans faiblesses¹⁰.

ments possibles de l'étude des relations internationales», in *Les relations internationales dans un monde en mutation*, Genève, Institut universitaire de Hautes études internationales, 1977, pp. 71-94.

9 R. ARON, «Pour le progrès, après la chute des idoles», in *Commentaire*, 1978, n° 3, pp. 233-245.

10 R. ARON, «Les intellectuels et la politique», in *Commentaire*, 1983, n° 23, pp. 259-263. Cf. également à ce propos: S. L. CAMPBELL, «The Four Paretos of Raymond Aron», in *Journal of the History of Ideas*, vol. XLVII, n° 2, avril-june 1986, pp. 287-298. La meilleure biographie intellectuelle disponible est celle de R. COLQUHOUN, *Raymond Aron*. T. 1. *The philosopher in history, 1905-1955*. T. 2. *The sociologist in society*, London, Sage, 1986, 540 et 680 p. Les conceptions historiques sont analysées par J. STARK, *Das unvollendete Abenteuer: Geschichte, Gesellschaft und Politik im Werk Raymond Arons*. Würzburg, Königshausen et Neumann, 1986, 298 p. Enfin, une présentation simple des idées et de la biographie se trouve in N. BAVAREZ, *Raymond Aron*, Lyon, La Manufacture, 1986, 252 p., excellente introduction pour les étudiants en histoire à la lecture de la nouvelle édition du livre-maître de R. ARON, *Introduction à la philosophie de l'histoire. Essai sur les limites de l'objectivité historique*. Nouvelle édition revue et annotée par S. MESURE, Paris, Gallimard, 1986, 521 p.